7e Année. — N° 10 20 Mai 1901.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Adhérent à l' « Union Espiritista Kardeciana de Cataluña »

RÉDACTEUR EN CHEF : **A. LAURENT DE FAGET** | SECRÉTAIRE : **GABRIEL DOLBAU**

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

AVIS

Les bureaux du « Progrès Spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit, les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

Pour éviter tout retard, les lettres, demandes de renseignements, de volumes, de brochures, etc., doivent être adressées : à l'ADMINISTRATION du « Progrès Spirite », 1, rue Oberkampf, à Paris, 11e.

RÉPONSE A UN ATHÉE

Un de nos frères en croyance nous ayant communiqué la lettre d'un athée, en nous demandant ce que nous en pensions, nous lui avons fait la réponse suivante :

Cher Monsieur et F. E. C.

Il y a beaucoup d'orgueil — d'orgueil inconscient, je veux le croire — dans la lettre que vous voulez bien me communiquer. Le cri poussé par votre correspondant : « Les dieux sont morts : et maintenant nous voulons que l'homme vive ! » dénote un manque d'expérience presque complet. L'homme ne vit vraiment, d'une vie haute et belle, que par ses aspirations vers un idéal supérieur de justice et de bonté. Où le trouver en ce monde ?.. Il faut donc le chercher au-dessus de nous.

Nier Dieu, la Cause suprême, comment est-ce possible ? Autant vaudrait nier la Vie universelle. Tout, dans la Nature, n'obéit-il pas à des Forces ? Et à qui ces Forces obéissent-elles elles-mêmes ? A des Lois. Or, qu'est-ce qu'une loi souverainement intelligente et sage, sinon la révélatrice d'un législateur divin ?

Qu'on ne donne pas à Dieu la forme humaine ou toute autre forme limitative de son essence, d'accord. Qu'on ne le confonde pas surtout avec le Dieu de l'Eglise, féroce et sanguinaire, nous sommes absolument de cet avis.

Mais est-il nécessaire de recourir aux Cultes pour se faire une idée de Dieu ? Non, surtout si nous voulons voir le Dieu bon, juste et paternel dont la sollicitude s'étend sur toute la création, qui veille sur l'homme comme sur les mondes de l'espace, aussi préoccupé de la fourmi que du soleil, aussi prévoyant, aussi puissant dans l'infiniment petit que dans l'infiniment grand.

Le monde sans Dieu, que serait-ce ? Le chaos obéissant au hasard. Or, tout est harmonie dans l'Univers, tout y est loi, tout y marque une direction, un but : donc le hasard est un mot vide de sens. Tout proclame, non seulement la présence d'un régulateur suprême, mais la prévoyance de Dieu, sa sagesse et sa bonté.

Nous le savons bien, nous tous qui avons souffert et senti dans nos âmes la consolation intime qui vient de Dieu ! Si ce n'est pas Dieu qui nous l'a envoyée, qui est-ce ?

Nous le savons bien, nous tous qui, les yeux fixés sur l'infini éblouissant de lumière, avons prié du cœur, et non des lèvres, la Souveraine Puissance !

Il y a, au-dessus de nous, dans toutes les zones circonscrites par la science, et, au-dessus de ces zones, au-dessus de toutes les régions célestes que nos faibles yeux peuvent percevoir, une présence divine, adorablement mystérieuse et aimante, qui correspond aux

plus profondes, aux plus suaves émanations de notre être. Dieu, sous quelque forme qu'on veuille le considérer, est l'éternel foyer de lumière et d'amour *dont nous avons tous besoin* pour être éclairés et consolés dans notre courte mais rude étape terrestre, où si souvent les ténèbres envahissent notre âme, où si souvent nous sommes en proie à la douleur.

Quand la plante choisit dans l'air, dans le sol et dans l'eau les atomes favorables à sa croissance ; quand la fleur absorbe les principes qui lui donneront les grâces de sa structure et la fraîcheur de son coloris ; quand l'animal aime et déjà commence à penser ; quand l'homme étudie, raisonne, fait jouer le brillant clavier de ses facultés intellectuelles, faut-il en conclure que l'admirable chaîne des êtres s'arrête à nous et qu'au-dessus de l'homme il n'y a rien ?

Qu'est-ce donc que l'infini et par quoi veut-on le combler ? *L'Esprit infini peut seul s'allier à la matière infinie pour produire la vie universelle.* Qui peut donner ses lois au monde, si ce n'est Dieu ?

Au-dessus de l'homme, il y a certainement des créations graduellement supérieures (notre science commence à le reconnaître), qui s'étagent d'être en être et de monde en monde jusqu'à Dieu, clef de voûte de l'univers matériel et de l'univers moral.

Pauvres athées aux yeux fermés, ils ne voient pas les soleils disséminés dans l'espace, et les planètes qui se meuvent autour de ces foyers de chaleur, de lumière et de vie ! Ils ne voient pas le brin d'herbe croître et la fleur s'épanouir ! Puisque, d'après eux, il n'y a pas de Dieu, comment expliquent-ils la germination des plantes, les plaintes ou les satisfactions de la conscience humaine violentée ou obéie? Comment expliquent-ils les lois morales qui nous dominent malgré nous, et les lois matérielles, non moins sublimes, qui dirigent les globes roulant dans l'espace, qui donnent à l'incommensurable Univers sa cohésion, ses mouvements et son immortalité ?

Dire ce qu'est Dieu est autre chose, et nous ne l'essayerons même pas. Messieurs les Athées nient Dieu parce qu'ils ne peuvent se représenter, toucher sa forme circonscrite. Mais ils oublient qui si Dieu était limité et palpable, il ne serait plus Dieu. Il ne l'est que parce qu'il s'étend à l'infini et que l'homme, borné, ne le peut embrasser ni même concevoir dans sa forme. Nous croyons tout savoir, tout comprendre, et notre science bégaye encore sur le seuil de l'infini. Reconnaissons Dieu par ses lois, inclinons-nous devant sa puissance, mais n'essayons pas de pénétrer l'impénétrable.

L'Esprit humain peut néanmoins, sans prétendre connaître Dieu, sans vouloir l'analyser, se le représenter d'une façon moins obscure et moins sotte qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Ainsi, notre grand Allan Kardec se représente Dieu comme un *Fluide Universel Intelligent* dans lequel tous les mondes sont baignés. D'autres auteurs l'ont vu comme un *Soleil Spirituel* dont les rayons s'étendent à l'infini. Ces conceptions de Dieu sont certainement plus belles, plus larges, et conséquemment plus vraies que celle du Dieu à face humaine et à instinct bestial, que certains Cultes osent encore proposer à notre admiration et à notre adoration.

Mais, au fond, que nous importe sa forme, puisque nous ne pouvons la voir ? Il nous suffit de savoir que tout révèle sa présence. Le progrès humain est une route ouverte qui mène à lui, en passant par le mal et la douleur, pour aboutir au perfectionnement individuel et social, à l'harmonie entre les hommes et au bonheur. La conscience emprunte sa voix, qui nous fait rougir de nos fautes et nous exhorte à l'accomplissement du devoir. Si ce n'est pas la voix de Dieu que nous entendons dans notre conscience, de qui est-ce donc la voix ? Enfin, la loi morale à laquelle nous obéissons, parfois même à notre insu, a sa sanction en Dieu, car, ici-bas, elle est souvent méconnue, rejetée, foulée aux pieds. Quand l'honnête homme est écrasé par le méchant, quand l'injustice humaine fait des martyrs, qui donc donne à ces martyrs la force de regarder en face la douleur, les tortures morales et physiques et même la mort ? Si ce n'est Dieu, qui est-ce ?

Si nous enlevons Dieu à la conscience humaine et au gouvernement de l'Univers, que restera-t-il? En nous, le vide d'une nature qui ne se rattache à rien de spirituel et d'immortel ; dans l'univers, des mondes sans direction, des humanités vivant et mourant pour ne plus renaître, souffrant sans cause, existant sans but. Est-ce possible? Non, notre raison, notre conscience et notre cœur protestent avec la dernière énergie. Dieu est le père de notre Esprit et il est l'âme de la Nature. D'où venons-nous et où allons-nous, si ce n'est de Dieu et vers Dieu? Si Dieu n'est pas, montrez-nous la cause initiale et finale de toutes choses ! Nous dire que la matière vit par elle-même, qu'elle s'est donnée à elle-même ses lois, qu'elle est souverainement intelligente, c'est dire une chose absurde. Je vous défie de vous délivrer du hasard si Dieu n'est pas. Or, il n'y

a point de hasard : donc, il y a un Dieu!

Vous aurez quelque peine, cher Monsieur, à faire entrer ces idées dans le cerveau de votre correspondant. Je dis : *dans le cerveau* parce qu'il ne croit pas avoir une âme. Il ne le croit plus, du moins. Et il cherche le bonheur, il croit pouvoir le réaliser dans ces conditions? Chimère! J'ai bien peur qu'il ne trouve en lui qu'amertumes et désillusions. Ne croire ni à Dieu ni à l'âme, c'est tourner dans le cercle rétréci de la matière, sans aspiration élevée, sans espoir en une autre vie; c'est rester face à face avec la douleur humaine sans compensation d'aucune sorte. Le culte de la matière ne peut conduire qu'à l'affaiblissement moral et à la douleur.

Excusez-moi de ne pas développer plus longuement ce sujet. Mais j'ai peu de loisirs, et je crains bien, d'ailleurs, que cette controverse soit inutile vis-à-vis de votre correspondant.

Si, devant le spectacle de la nature ensoleillée, ou par une belle soirée d'été, votre correspondant n'a jamais senti son cœur dilaté, son âme frémissante de joie bénir la Divine Cause; si, en cueillant une rose aux pétales embaumés, il n'a rien vu, dans ce chef-d'œuvre de la nature, qui lui rappelle le suprême artiste, à quoi bon lui enfoncer l'idée de Dieu dans le crâne à coups d'arguments? Dieu se sent et ne se palpe pas. Or, tout bon matérialiste veut *palper*. Il ne voit pas le vent, il ne saurait étreindre l'onde, surtout il ne peut embrasser l'infini. Cependant, il croit à l'action universelle, tout en supprimant la cause de cette action.

Peut-être voudrait-il remplacer Dieu par l'homme dans le gouvernement des espaces incommensurables où gravitent les mondes? Le Doute n'est-il pas, souvent, le piédestal de notre orgueil?...

Il n'est pas de corps vivant qui puisse se passer d'âme, car c'est l'âme qui donne le mouvement et la vie : l'athée matérialiste nie à la fois l'âme dans l'homme et Dieu dans la Nature. Que voit-il donc en lui et autour de lui? De la matière seule, c'est-à-dire *rien*; car la matière la plus dense, analysée, se dissout, et il n'en reste que des atomes en mouvement, groupés par des forces qui obéissent à des lois, c'est-à-dire À LA VOLONTÉ DE L'ESPRIT, de l'Esprit qui est tout, et sans qui rien ne saurait être.

Et maintenant, que votre correspondant parte, comme il le dit, à la recherche du bonheur. Il ne le trouvera que s'il revient à une foi raisonnée, aussi éloignée des affirmations dogmatiques que des négations matérialistes. Pour le moment, sa présomption est grande; il veut tout fouler aux pieds sur son passage : « Dieux et vains espoirs! » il se croit fort contre la douleur, il se croit plus « libre et conscient » parce qu'il rejette l'idée de Dieu, ne s'apercevant pas que sa conscience proteste et que sa liberté est, sans qu'il le veuille, le masque qui lui cache son propre orgueil. Oui, soyons libres et conscients dans le domaine qui nous est tracé ici-bas, mais nous dépendrons toujours, quoique nous fassions, des lois universelles, et notre conscience et notre liberté ne nous empêcheront pas d'aboutir, sur terre, au cercueil. Est-ce là toute la destinée de notre être? Le Spiritisme nous démontre le contraire; il nous ouvre l'admirable perspective des vies renaissantes, où nous trouverons la récompense du bien et la punition du mal que nous aurons faits ici-bas; il nous prouve que tout est prévu et organisé, dans la création, pour concourir au bonheur futur de l'homme, sous la direction bienfaisante d'une parternelle divinité.

Veuillez agréer, Monsieur et F. E. C., l'assurance de mes sentiments fraternels.

A. LAURENT DE FAGET.

MA CONVERSION AU SPIRITISME

(*Suite*) (1).

Cette première communication terminée, l'Esprit la signa, et ma compagne se réveilla subitement.

Je la priai alors de lire ce qu'elle venait d'écrire; elle lut, ravie et étonnée à la fois :

— Est-ce bien moi qui ai écrit cela?

— Oui, lui dis-je, et je t'assure que ma stupéfaction est aussi grande que la tienne. C'est un résultat invraisemblable, qui me confond absolument.

Dès ce jour, nos conversations tombaient constamment sur ce sujet, et nous cherchions à analyser logiquement cette première expérience.

Je voudrais bien pouvoir en révéler les détails, mais comme ils sont d'ordre intime, on me permettra de les passer sous silence.

Malgré ces expériences assez concluantes pourtant, le doute persistait dans mon esprit. L'incrédulité était maîtresse de ma pensée; j'avais tellement vu s'écrouler d'édifices bâtis par l'esprit humain, que je ne pouvais accepter ces phénomènes, si extraordinaires par rapport aux idées générales, qu'avec une extrême méfiance.

Aussi j'avoue que, même en présence de

(1) Voir notre numéro du 5.

ces faits, je doutais de la médiumnité de ma femme.

Qui sait, me disais-je, si ma compagne, connaissant mes idées matérialistes, ne me tendrait pas un piège pour me ramener à notre religion commune ?

J'avais été tellement trompé par les hommes, que j'étais arrivé à me méfier même de ma compagne sur ces sujets encore problématiques.

Quelques jours plus tard, après une guerre acharnée entre mes convictions matérialistes et la nouvelle révélation qui se présentait à mon esprit, je voulus en avoir le cœur net et je provoquai une nouvelle séance.

Cette fois le doute ne me fut plus possible, et en voici les raisons :

A peine eûmes-nous évoqué l'Esprit de mon beau-père, que la table se souleva.

Je le priai alors de me renseigner sur certains faits de ma connaissance, ignorés du médium : il le fit avec une certitude absolue.

L'écriture était plus lisible que la première fois, et bien que le médium parût dormir, les paupières closes, il suivait assez régulièrement de la main les lignes tracées sur le cahier. Arrivé à la fin de la page, je la tourne, et le médium continue à écrire en recommençant par le haut, et toujours en suivant régulièrement les lignes.

J'enveloppe la tête du médium avec un linge, afin qu'il ne puisse écrire droit, mais inutilement : l'écriture se poursuit parfaitement.

A un moment donné, j'interroge l'Esprit sur un fait qui devait amener une réponse affirmative ou négative.

Il écrit un « oui » tout court. Je fais une autre question : la réponse étant affirmative, il n'écrit pas un deuxième « oui » ; il trace tout simplement deux traits horizontaux, l'un dessus, l'autre dessous le premier oui. Cette manière d'éviter la répétition d'une même réponse m'était totalement inconnue, et également ignorée du médium.

Ayant posé d'autres questions dont la réponse devait être un oui, ou un non, il me fut toujours répondu de la même manière par plusieurs barres horizontales dessus et dessous le même mot, suivant le nombre des réponses.

Cette deuxième communication donnée par l'Esprit de mon beau-père fut terminée par la phrase suivante : « *Ma fille, que je serais heureux de t'avoir dans ce monde-ci, auprès de moi, mais pas encore, car tu manquerais à ta famille* ».

Les faits ci-dessus et cette dernière phrase furent pour moi des preuves suffisamment concluantes pour m'engager désormais à étudier cette science qui commençait à me passionner.

N'y avait-il pas toute une révélation philosophique dans cette seule phrase ?

Jamais ma pensée ne fut autant occupée d'un fait, d'un événement quelconque que de cette révélation.

Ma conscience pouvait-elle être moins tourmentée ? N'était-ce pas véritablement son calvaire qui grandissait à mesure que s'écroulaient mes convictions matérialistes devant les phénomènes Spirites ?

Ardu problème pour celui qui voudrait tenter d'expliquer toutes choses ici-bas, prétendre connaître toute la vérité, ou affirmer, comme le font les ministres des religions et les chefs des gouvernements, que leurs opinions sont *irréfutables et infaillibles*.

Ou ma raison s'en allait, ou la vérité était là devant mes yeux visible et palpable.

Le Spiritisme était une réalité.

HECTOR MALACARNE.

(*à suivre*).

SPIRITUALISME ET MATÉRIALISME

(*suite*) (1).

« Étudiant à l'Université de Kiev, déjà marié, j'étais allé passer l'été à la campagne chez ma sœur, habitant une terre non loin de Pskow. En revenant par Moscou, ma femme adorée tomba subitement malade de l'influenza, et, malgré son extrême jeunesse, fut rapidement brisée. Une paralysie du cœur l'emporta subitement, comme un coup de foudre.

« Je n'essayerai pas de vous dépeindre ma douleur et mon désespoir. Mais voici ce que je crois devoir signaler à votre savoir, le problème dont je désire ardemment recevoir la solution.

« Mon père habitait Poulkovo, il ignorait la maladie de sa charmante belle-fille, et la savait avec moi à Moscou. Quelle ne fut pas sa surprise de la voir *à côté de lui*, comme il sortait de sa maison, *l'accompagnant* pendant un instant ! Elle disparut aussitôt. Saisi d'effroi et d'angoisse, il nous adressa à l'heure même un télégramme pour s'informer de la santé de ma chère compagne. C'était le jour de sa mort...

Je vous serais reconnaissant pour toute

1. Voir notre numéro du 5.

ma vie de m'expliquer ce fait extraordinaire.

« Wenecian Bililowsky,

« studiosius medicinæ, Nikolskaja, 21, à Kiev »

Dans cet exemple encore, n'avons-nous pas l'impression d'une origine non matérielle du phénomène, d'une cause morale, mentale, indiquant non seulement l'existence de facultés inconnues dans l'être humain, mais encore l'existence d'un être intellectuel agissant? Je ne puis pas voir l'œuvre de l'anatomie, de la physiologie animale ou de la chimie organique dans ce genre de faits.

Examinons encore un autre exemple, différent aussi des deux précédents, quoique appartenant comme eux à la télépathie. Ecoutons le récit de l'observateur.

« Dans les premiers jours de novembre 1869, je partis de Perpignan, ma ville natale, pour aller continuer mes études de pharmacie à Montpellier. Ma famille se composait, à cette époque, de ma mère et de mes quatre sœurs. Je la laissai très heureuse et en parfaite santé.

« Le 22 du même mois, ma sœur Hélène, une superbe fille de 18 ans, la plus jeune et la préférée, réunissait à la maison maternelle quelques-unes de ses jeunes amies. Vers 3 heures de l'après-dîner elles se dirigèrent, en compagnie de ma mère, vers la promenade des Platanes. Le temps était très beau. Au bout d'une demi heure ma sœur fut prise d'un malaise subit : « Mère, dit-elle, « je sens un frisson étrange courir par tout « mon corps ; j'ai froid, et ma gorge me fait « grand mal. Rentrons ».

« Douze heures après, ma bien-aimée sœur expirait dans les bras de ma mère, asphyxiée, terrassée par une angine couenneuse que deux docteurs furent impuissants à dompter.

« Ma famille, — j'étais le seul homme pour la représenter aux obsèques, — m'envoya télégramme sur télégramme à Montpellier. Par une terrible fatalité que je déplore encore aujourd'hui, aucun ne me fut remis à temps.

« Or, dans la nuit du 23 au 24, dix-huit heures après la mort de la pauvre enfant, je fus en proie à une épouvantable hallucination.

« J'étais rentré chez moi à 2 heures du matin, l'esprit libre et encore tout plein du bonheur que j'avais éprouvé dans les journées des 22 et 23, consacrées à une partie de plaisir. Je me mis au lit très gai. Cinq minutes après j'étais endormi.

« Sur les 4 heures du matin, je vis apparaître devant moi la figure de ma sœur, *pâle, sanglante, inanimée*, et un cri perçant, répété, plaintif, venait frapper mon oreille : « *Que fais-tu, mon Louis? Mais viens donc, mais viens donc!* »

« Dans mon sommeil nerveux et agité, je pris une voiture ; mais, hélas! malgré des efforts surhumains, je ne pouvais la faire avancer.

« Et je voyais toujours ma sœur pâle, sanglante, inanimée, et le même cri perçant, répété, plaintif, venait frapper mon oreille : *Que fais-tu, mon Louis ? mais* « *viens donc, mais viens donc !* »

« Je me réveillai brusquement, la face congestionnée, la tête en feu, la gorge sèche, la respiration courte et saccadée, tandis que mon corps ruisselait de sueur.

« Je bondis hors de mon lit, cherchant à me ressaisir... Une heure après, je me recouchai ; mais je ne pus retrouver le repos.

« A 11 heures du matin j'arrivai à la pension, en proie à une insurmontable tristesse.

« Questionné par mes camarades, je leur racontai le fait brutal tel que je l'avais ressenti. Il me valut certaines railleries. A 2 heures je me rendis à la Faculté, espérant trouver dans l'étude quelque repos.

« En sortant du cours, à 4 heures, je vis une femme en grand deuil s'avancer vers moi. A deux pas de moi elle souleva son voile. Je reconnus ma sœur aînée qui, inquiète sur moi, venait, malgré son extrême douleur, demander ce que j'étais devenu.

« Elle me fit part du fatal événement que rien ne pouvait me faire prévoir, puisque j'avais reçu des nouvelles excellentes de ma famille le 22 novembre au matin.

« Tel est le récit que je vous livre, sur l'honneur, absolument vrai. Je n'exprime aucune opinion, je me borne à raconter.

« Vingt ans se sont écoulés depuis lors, l'impression est toujours aussi profonde, — maintenant surtout, — et si les traits de mon Hélène ne m'apparaissent pas avec la même netteté, j'entends toujours ce même appel plaintif, multiplié, désespéré : « Que fais-tu donc, mon Louis ? Mais viens donc, mais viens donc » !

« Louis Noell,

« Pharmacien, à Cette ».

Telle est la narration du phénomène psychique. Si vous ne sentez pas, mon cher ami, que le cerveau de la morte, dix-huit heures après le décès, n'est pas la cause de cette impression ; qu'il y a là autre chose que l'organisme matériel ; que, soit que l'esprit de M. Noell se soit transporté pendant le sommeil vers sa sœur morte, soit que l'action télépathique ait eu celle-ci

comme point d'émanation, nous sommes en présence d'une action appartenant au domaine de l'âme et non à celui du corps et nous portant à penser que l'âme existe personnellement et n'est pas un effet, une fonction, une sécrétion du cerveau ; non, si vous ne le sentez pas, vous, l'artiste et le penseur que je connais, c'est que vous ne vous êtes pas donné le temps de peser le problème.

Que voulez-vous que le cerveau de cette jeune fille ait fait dix-huit heures après sa mort ? Toute hypothèse « matérielle » est invraisemblable. Le plus simple serait de nier, je veux dire de déclarer que le jeune étudiant a eu là tout simplement un cauchemar, et que par hasard ce cauchemar a coïncidé avec la mort de sa sœur. Oui, c'est là le plus simple. Mais cette solution vous satisfait-elle ? Vous satisfait-elle surtout lorsque vous avez sous les yeux des centaines de relations du même ordre ? Vous satisfait-elle aussi dans les cas où le narrateur a vu, ce qui s'appelle vu, à distance, tous les détails d'une mort, d'un suicide, d'un accident, d'un incendie ? Non. Vous avez l'esprit trop scientifique et d'une exigence trop rationnelle pour pouvoir être satisfait de cette vieille hypothèse du hasard, et vous savez que le calcul des probabilités nous prouve qu'elle est inacceptable.

Alors quoi ?

Alors autre chose : le problème psychique est ouvert, avouons-le sans réticence.

Je ne me charge pas de l'expliquer. La science n'en est pas encore là. Admettre et expliquer sont deux. Nous sommes forcés d'admettre les faits, lors même que nous ne les expliquons pas. Un homme passe au coin d'une rue et reçoit un pot de fleurs sur la tête : il est bien forcé de l'enregistrer sans pour cela expliquer d'où il vient et comment la verticale et l'horizontale se sont rencontrées juste à point sur sa tête.

Non, vraiment, ce que nous appelons la matière et ses propriétés ne suffit pas pour expliquer ces faits, et voilà pourquoi ils sont d'un autre ordre, d'un ordre qui a tous les droits à être qualifié de « psychique » et qui conduit à admettre l'existence d'âmes, d'esprits, d'êtres intellectuels, spirituels, qui ne sont pas de simples fonctions cérébrales. La transmission mentale, la vue à distance sans l'aide des yeux et la vue des choses à venir ne donnent-elles pas les mêmes témoignages ?

CAMILLE FLAMMARION.

(*à suivre*).

MAGNÉTISME CURATIF

Nous publions avec plaisir la lettre suivante, que nous avons reçue d'un de nos correspondants lyonnais :

Cher Monsieur et F. E. C.

Au moment où les médecins de Maine-et-Loire commettent la forfaiture de se syndiquer, dans le but de proscrire le magnétisme curatif, et d'empêcher par des moyens illégitimes les magnétiseurs guérisseurs d'opérer la guérison des malades, même de ceux que l'impuissante science médicale abandonne, permettez-moi de vous raconter en quelques mots, une guérison que j'ai obtenue sur moi-même en une seule séance de cinq minutes. — Voici mon cas : chaque hiver, longtemps avant les grands froids, et seulement après le repas du soir, aussitôt levé de table, si j'allais dehors, j'étais immédiatement saisi d'un tremblement épouvantable que je ne parvenais à faire cesser qu'en me réfugiant vite dans un endroit chaud, un café par exemple, où, au bout d'un instant, je sentais ma fièvre disparaître ; ensuite je pouvais continuer ma route sans qu'elle reprît. En 1900, ce phénomène se reproduisit au mois d'octobre. Il y avait une quinzaine de jours, ou plutôt de soirs, que j'en étais la victime, lorsque l'idée me vint d'essayer de m'en débarrasser par le magnétisme. Aussitôt fait que dit : je me mis incontinent à faire des passes sur la boisson que je consomme à mes repas, et puis j'ai mangé comme à l'ordinaire, sans autre préoccupation.

Je comptais bien qu'il me faudrait une huitaine de jours pour arriver à un résultat appréciable, mais ma joie et mon étonnement furent grands, quand, après mon repas de ce soir-là, m'étant risqué au plein air de la rue, je constatai que le terrible tremblement ne me prenait pas. Je ne pouvais pas encore me croire guéri, comme ça, si facilement, et je continuai pendant huit jours à magnétiser ma boisson, cinq minutes à chaque repas. Au bout de ce temps, je cessai complètement ma thérapeutique fluidique, et ma guérison s'est trouvée radicale, car je n'ai plus eu de fièvre de tout l'hiver, malgré les grands froids qu'il a faits. Je ne dois pas oublier de vous dire que j'agissais toujours avec l'intention bien arrêtée de donner à ma boisson la vertu curative spéciale qu'il fallait pour me guérir, après avoir prié Dieu et les bons Esprits de me prêter leur assistance, qui ne m'a jamais fait défaut.

Avant de terminer, je dois ajouter que je suis un peu guérisseur ; assez souvent j'ai rendu la santé à des personnes indisposées,

guéri des migraines, des indigestions, des douleurs quelconques. Mais je n'ai pas toujours obtenu la guérison complète.

La plus belle cure que j'aie obtenue, toujours avec l'aide des Esprits qui ont promis de m'assister et qui ont tenu parole, c'est sur une dame qui souffrait depuis cinq mois d'un grand mal de tête. C'était dans l'été de 1887. Mon beau-frère, mon fils et moi, nous entrâmes dans une brasserie pour y boire de la bière ; en entrant je vis la patronne de l'établissement assise, les coudes sur une table, tenant sa tête dans ses deux mains, et ne disant rien. Je compris qu'elle souffrait et lui offris de la guérir : elle leva péniblement ses yeux sur moi et me dit :

— Oh ! Monsieur, voilà cinq mois que je souffre atrocement de la tête ; j'ai consulté une douzaine de médecins, mais aucun n'a pu me soulager. Est-ce que vous êtes médecin ? questionna-t-elle.

— Non, lui dis-je, je suis simplement guérisseur.

Elle ne comprenait pas, et, d'un air interrogatif, elle ajouta :

— Mais comment guérissez-vous ? vous faites bien quelque chose pour guérir les gens ?

— Mais certainement, Madame, j'emploie le magnétisme.

— Oh ! là là ! vous magnétisez ? Savez-vous que je ne crois pas du tout à ces bêtises-là !

— Mais, Madame, vous n'avez pas besoin de croire ; tournez-vous seulement de mon côté, que je puisse opérer plus à l'aise, et vous constaterez l'efficacité du magnétisme, sans y croire.

La dame consentit enfin, mais sans conviction, et je lui fis des passes pendant six ou sept minutes sur la tête. Au bout de ce temps je lui déclarai qu'elle était guérie. Comme elle ne disait rien, je réitérai mon affirmation :

— Enfin, je vous ai guérie, Madame ; avouez donc que je vous ai guérie !

Mais elle venait de nier la vertu du magnétisme, et il lui en coûtait de faire cet aveu. Toutefois, devant mon insistance, elle finit par me dire :

— Oui, c'est vrai, je reconnais que je n'ai plus mal à la tête, mais qu'est-ce que cela prouve ? C'est que ça devait me passer à ce moment-là, voilà tout.

Et, comme action de grâce, elle insinua que je ne lui ferais pas croire que c'était moi qui l'avais guérie.

— Vous croyez ça, Madame, eh bien ! sachez que, si je voulais, je pourrais vous redonner un mal de tête plus affreux que celui que vous aviez tout à l'heure et que vous avez gardé cinq mois ; mais je suis ici pour faire le bien et non le mal. Je vous ai guérie, restez donc guérie, et ne niez plus la vertu du magnétisme.

Ah ! mais, c'est que l'incrédulité est une chose dure à déraciner de la tête de certaines personnes.

J'ai guéri une autre dame de plusieurs maux qu'elle avait, et cela en présence de son mari, qui est toujours resté incrédule endurci, malgré cela.

Veuillez agréer, cher Monsieur, les meilleures salutations de votre tout dévoué F. E. C.

U. GINESTET.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Société spirite lyonnaise.

Assemblée générale du 10 mars 1901.

La séance est ouverte à 7 heures, sous la présidence de M. Reignier.

Il est donné lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 11 février 1900, puis du Compte-rendu financier, qui est approuvé par l'Assemblée.

M. Reignier est réélu président ; M. Brun, Mlle Renaud sont réélus vice-présidents.

Sont nommés membres de la Commission : MM. Badet, Carrier, Dupont, Fouilloux, Garin, Gérente, Grégoire, Jacouton, Leyral, Maître, Piatte, Thermoz.

MM. Chevallier, Chiffre, Conrozier, Damian, Dayt, Faure, Paccalin.

La séance est levée à 8 heures.

Le Secrétaire :
A. DAYT.

Le tambour de la mort du Comte d'Airlie.

La mort récente de lord Airlie, du 12e lanciers, dans l'Afrique du Sud, rappelle un fait mentionné par la plupart des journaux de Londres. En Ecosse, le peuple est convaincu qu'avant la mort de tout *carl* (comte) d'Airlie, de la lignée des Ogilvy, un tambour fantôme apparaît dans le domaine de Cortachy Castle et bat le rappel. Il y a fort longtemps, un tambour était attaché au service de la maison d'Airlie. Ce tambour offensa le lord, son maître qui le fit attacher à son instrument et précipiter du haut d'une tour élevée. Le malheureux avait en vain demandé grâce : il menaça de hanter éternellement la famille. D'après la tradition, depuis lors il a toujours annoncé la mort des comtes et des comtesses d'Airlie qui se sont succédé, et cela depuis des siècles. Or, en 1845, une dame, une invitée

de Cortachy Castle, changeant de toilette pour le dîner, entendit subitement sous sa fenêtre un roulement de tambour. Elle en fût très étonnée, car il n'y avait pas au château de musicien d'aucune sorte, à son su. Lorsqu'elle entra dans la salle à manger, elle dit : « Qui donc bat si bien du tambour dehors ? », Le comte pâlit et la comtesse ressentit une frayeur qu'elle ne put dissimuler, et tous les Ogilvy, assis à la table, devinrent blancs comme la mort. Une semaine après, la comtesse était au cercueil. Quelques années après, un jeune anglais, invité à la chasse par lord Ogilvy, le fils aîné, à Tulchan, rendez-vous de chasse près de Glenshee, s'égara et erra longtemps dans la nuit et la tempête avant de voir les lumières du rendez-vous de chasse. A ce moment on entendit dans le ravin un long roulement de tambour. Pas d'erreur possible. « Qui peut battre le tambour si tard au dehors ? » demanda-t-il à lord Ogilvy. « Silence » ! fut sa seule réponse. Le comte d'Airlie mourut une semaine après à Londres. — Le tambour s'est-il fait entendre de nouveau, annonçant la mort du comte d'Airlie sous les balles des Boërs ?

Rêve terrifiant par Perle.

Dans la maison du riche fabricant Prœmer, on devait fêter l'anniversaire de la naissance de sa fille, et de nombreux préparatifs et de nombreuses invitations avaient été faits. La mère de la jeune fille avait fait confectionner une toilette rose pour elle. Mais aussitôt que celle-ci aperçut cette toilette, elle pâlit et trembla. Elle raconta qu'elle avait rêvé qu'elle fêtait son anniversaire en toilette rose et que la foudre l'avait frappée dans cette toilette. On fit ce qu'on put pour distraire la jeune fille de ses idées lugubres et on y réussit. Le soleil était radieux, la joie débordait dans la maison. Le soir, on illumina le jardin. Mais subitement un orage monta à l'horizon, et il ne tarda pas à éclater ; les coups de foudre se suivaient, et la jeune fille restait là comme pétrifiée. Le père l'entraîna dans une petite chambre ; les autres personnes s'étaient sauvées. Subitement un coup de foudre ébranle toute la maison ; on se mit à la recherche de la jeune fille et on la trouva morte à côté de son père qui était seulement évanoui. Le rêve était réalisé. Il faut répéter ici ce qu'a été déjà souvent dit : le rêve donne un avertissement ; si on n'en tient pas compte, si les conditions restent favorables à son accomplissement, il s'accomplit.

(*Zeitschrift fur spiritismus*).

Les Dés de la mort à Berlin.

Parmi les collections du château royal de Berlin se trouvent deux dés à jouer qui n'ont rien d'extraordinaire quant à leur aspect, mais qu'on appelle les « dés de la mort » pour la raison suivante :

Sous le grand électeur de Brandebourg, un assassinat commis à Berlin fit grande sensation ; il s'agissait d'une jeune fille très belle courtisée par deux soldats qui furent aussitôt arrêtés. L'un d'eux, Ralph, avait effectivement commis le crime par jalousie contre son camarade Alfred, visiblement favorisé par la jeune fille. La question appliquée aux deux soldats ne put rien en tirer. Le tribunal était perplexe, les deux soldats ayant été vus tous deux le soir du crime près de la fontaine où l'assassinat eut lieu. Alfred ne nia pas avoir parlé avec la jeune fille, et affirma qu'il l'avait quittée amicalement. Ralph niait tout. Le prince électeur décida de s'en remettre au jugement de Dieu ; les deux soldats devaient jouer leur mort aux dés ; celui qui jetterait le plus petit nombre serait considéré comme l'assassin et exécuté. Le prince électeur assista en grand apparat à la scène. Ralph, l'assassin, prit en riant les dés posés sur un tambour et jeta deux six. Les assistants se regardèrent, car unanimement on prenait pour innocent le pauvre Alfred. Celui-ci tomba sur ses genoux, adressa une prière au ciel et se leva en s'écriant : « Dieu tout-puissant, protège-moi, tu sais que je suis innocent ». Il jeta les dés plein d'espérance et avec tant de force que l'un d'eux se divisa en deux fragments : le dé resté entier marquait 6, les fragments de l'autre dé marquaient 6 et 1, ce qui faisait en tout 13. Toute l'assistance était émerveillée, mais l'étonnement arriva à son comble lorsqu'on vit tout-à-coup Ralph s'affaisser comme frappé de la foudre. On eut beaucoup de peine à le ramener à la vie ; dès qu'il eut repris connaissance, il avoua son crime. Le prince électeur était très touché : Dieu avait sauvé l'innocent.

(*Zeitschr. f. Spirit.*).

Maximes de Christna.

(*Suite*)

La science est inutile à l'homme sans jugement, ainsi qu'un miroir à un aveugle.

L'homme qui n'apprécie les moyens que d'après son envie de parvenir perd bientôt la notion du juste et des saines doctrines.

Nous avons reçu, trop tard pour l'insérer dans ce numéro, la suite de l'article de M. de Kronhelm. *La Pythonisse de Berlin.* Nous la donnerons dans notre numéro du 5 juin.

Le Gérant : A. BOYER. Mayenne, Imprimerie CH. COLIN